

Cicéron Envol et première chute

Hervé Dumez

*Atque totum est sive artis, sive animadversionis,
sive consuetudinis, nosse regiones, intra quas venere
et pervestigas, quod quaeras.*

*Pour réussir, le tout est de bien connaître la région
où tu entends chasser, et de suivre patiemment
à la trace ce que tu recherches.
(Cicéron, De oratore)*

Scio me asinum germanum fuisse.

*Je le sais, j'ai été un vrai âne.
(Cicéron, à Atticus)*

Cicéron naît le 3 janvier de l'an – 106. Il n'est pas issu d'une famille connue, mais, avocat devenu célèbre, il réussit à se faire élire consul pour l'année – 63 et il lui revient de déjouer le complot de Catilina contre la république. Cinq ans plus tard, il est pourtant condamné à l'exil et doit quitter Rome en mars – 58.

Cicéron, qui signifie pois chiche, est le surnom de notre famille. Il y a débat en son sein : les uns disent qu'un de nos ancêtres cultivait et vendait ce petit légume dans la plaine s'étendant au pied d'Arpinum¹ d'où nous sommes originaires ; d'autres, qu'un de nos aïeux avait le bout de nez rond et fendu, évoquant la forme de ces petites boules. On m'a souvent suggéré de changer ce surnom un peu ridicule mais j'ai toujours refusé. Marcus est le nom que crient mes amis quand je parais sur le forum, comme aussi celui qu'ont chuchoté dans la nuit les femmes qui m'ont aimé. Celui de ma famille, Tullius, peut paraître romain. Il ne l'est pas. Nous appartenons à un peuple qui a longtemps combattu le pouvoir naissant de Rome, qui l'a même assiégée avant de devoir se soumettre, les Volsques. Raison pour laquelle les grandes familles patriciennes de Rome, les Claudius, les Cornélius ou les Manlius, m'ont toujours regardé de haut, même si je suis leur meilleur défenseur. On me traite d'*inquilinus*, de locataire, c'est-à-dire de faux romain, de citoyen de rang inférieur. Il

1. Aujourd'hui Arpino, à mi-chemin entre Rome et Naples.

me fallut donc m'imposer comme un homme nouveau, Marcus Tullius Cicero, un de ceux auquel les plus hautes places, réservées aux grandes familles, devraient échapper, mais qui parvient pourtant à les conquérir de haute lutte.



*Saint Ambroise,
Gonfalone de la commune
de Milan XVI^e siècle,
château de Milan
4 septembre 2022*

Enfant, je montai les rues d'Arpinum suivi de mon esclave qui portait ma boîte à livres jusqu'au petit forum sur lequel, sous une colonnade, le maître d'école tenait sa classe. Mes camarades me faisaient une haie d'honneur. Leurs parents venaient assister aux cours et accompagnaient de commentaires admiratifs mes prestations, me donnant en exemple à leur progéniture. L'instituteur nous avait appris l'alphabet grec et nous tirions de sa boîte notre Homère qu'il nous faisait dérouler. Chaque vers était matière à enseignement : sur les dieux, la mer, la guerre, les relations entre les hommes. Nous devions également apprendre les douze tables qui forment l'essentiel du droit romain. Nous savions que les arbres doivent être élagués à quinze pieds, qu'un mort ne doit être ni enterré ni brûlé dans la ville, qu'en cas de divorce une femme doit prendre ses biens et rendre la clef de la maison, qu'un vendeur a obligation

d'annoncer les défauts du bien qu'il veut céder. Je brillais en grec, commençais à m'intéresser à la philosophie après *l'Iliade* et *l'Odyssée*, et j'aimais à m'initier aux règles du droit.

Le sachant, mon père m'emmena à Rome lorsque je fus adolescent et il m'introduisit auprès d'un juriste-consulte célèbre. Le matin, une queue se formait en sa maison, près du forum, pour lui soumettre des problèmes juridiques sur lesquels, assis sur son siège, il se prononçait. Sur un banc, derrière lui, je prenais des notes et me formais en silence. Après les séances, je lui posais des questions et il m'éclairait sur les points litigieux. Le droit me plaisait comme savoir concret des relations entre les hommes dans toute leur complexité. Une cause – l'établissement d'une fille ou l'achat d'un domaine – est fait de personnes, de lieux, de temps, de faits, d'affaires, et de toutes ces circonstances réunies. C'est ce qui rend passionnant d'essayer de la défendre : il faut entrer dans ce petit monde, s'y intéresser, l'explorer dans tous ses détails, réfléchir aux liens qui le font tenir ensemble. Étrangement, le latin a un mot, dont le grec ne dispose pas, pour désigner ce qu'il ne faut pas faire : *ineptus*. Inapte est celui qui parle trop, mal à propos, parce qu'il ne s'intéresse qu'à lui et pas aux autres, à leur vie et à leurs intérêts. Quelqu'un qui ne sait prendre en compte ni les gens, ni les lieux, ni les circonstances. Je savais qu'il me fallait, tout à l'inverse, pour défendre une cause, développer

cette capacité à entrer dans un nœud de relations entre les êtres et les événements, et j'y parvenais avec un certain bonheur.

Mon père, s'il n'était pas patricien, n'appartenait pourtant pas à la plèbe, mais à l'ordre des chevaliers, intermédiaire dans la société romaine. À dix-huit ans, je servis comme officier d'état-major dans les armées de Sylla qui imposait alors sa dictature sanglante, éliminant ses adversaires. On lisait leurs noms sur les murs de leurs maisons et au forum, et ce simple affichage – proscription – valait condamnation à mort, chacun étant autorisé à exécuter la sentence. Quand je revins de l'armée, mon père avait arrangé mon mariage. Terentia était de famille connue et riche, sa sœur était vestale. Il se trouva que nous nous aimâmes. Elle me donna une fille, Tullia, puis plus tard un petit Cicéron.

J'aurais pu essayer de m'établir comme consultant, mais j'étais un peu jeune et ma réputation non encore établie. Il me fallut plutôt imiter Sextus Ellius qui se promenait de long en large au forum montrant ainsi à tout un chacun qu'il était libre de l'aborder et de le solliciter. Tous les matins, je descendais donc au cœur de la ville et m'appliquais à l'arpenter, me faisant reconnaître des uns et des autres, les saluant de quelques mots. Cette persévérance finit par porter son fruit.

Publius Quinctius, en effet, s'adressa à moi pour me confier sa défense. L'affaire était compliquée à souhait. Son frère Caius, qui s'était associé avec un certain Sextus Naevius pour exploiter un domaine en Gaule, près de Narbonne, venait de mourir et Quinctius était son héritier. Naevius entendait garder le tout pour lui, prétendant que Caius avait eu des dettes envers lui. Sachant que Quinctius devait faire un voyage en Gaule, il organisa un rendez-vous chez le prêteur et fit constater son absence : le frère malheureux vit alors tous ses biens confisqués au profit de son adversaire et y perdit son honneur, c'est-à-dire sa capacité à pouvoir encore commercer. Naevius était défendu par le meilleur avocat du moment, Hortensius. Quinctius avait aggravé son cas en ayant reçu l'appui d'un proscrit. La cause apparaissait des plus mal engagées. Le dictateur était autorisé à considérer comme une offense que l'on osât s'intéresser à quelqu'un pouvant être considéré comme un de ses opposants. Et qui pouvait être assez audacieux pour espérer contrer le grand Hortensius ? Quinctius n'avait guère le choix : seul un jeune inexpérimenté pouvait assumer le pari de sa défense, avec toutes les chances d'échouer et de n'y pas survivre, n'ayant plus d'autre option que de se faire oublier pour le restant de ses jours dans une ferme au fin fond du latium. Le prêteur qui organisait le procès, peut-être avec l'appui du pouvoir, avait décidé contre toute tradition de faire parler le défenseur en premier, Hortensius jouissant du privilège de conclure la procédure. Cela équivalait à être obligé de concevoir une défense sans connaître les arguments adverses. Comment accepter de plaider dans ce contexte ? Combien il est difficile au temps de la jeunesse de savoir s'il faut choisir de courir un risque, une de ces options qui peuvent faire basculer une vie commençante dans un sens ou dans l'autre... Ma petite Tullia sur les genoux, devant le foyer, au soir de ma rencontre avec Quinctius, je me

demandais avec anxiété si j'avais le droit de tout mettre en jeu. Puis je décidais finalement de le faire.

Le travail d'instruction se fit dans la fébrilité. Longuement, patiemment, je démêlais l'écheveau de l'affaire, ne craignant pas d'ennuyer avec les faits. J'analysais notamment les incohérences de dates dans les discours de Naevius. Je mis par contre tout mon art à composer le balancement de mes phrases pour adoucir l'âpreté des arguments. J'osais conclure en disant que, comme le corps d'une femme que son vêtement laisse deviner par transparence, la vérité est parfois si diaphane que rien ne peut la cacher : il était impossible que le jury la méconnût. Me faisant plus offensif, j'attaquais l'iniquité du prêteur qui m'avait contraint à prendre la parole avant l'accusation. Je ménageais soigneusement Hortensius, tout en parsemant ma plaidoirie de quelques traits ironiques à son encontre. Puis je me tournais vers les jurés. Il est malheureux d'être dépouillé de tous ses biens ; plus malheureux encore de l'être injustement, leur fis-je remarquer ; il est affligeant d'être trompé ; plus affligeant de l'être par un de ses proches ; c'est une calamité que de perdre sa fortune ; c'en est une plus grande de perdre en même temps son honneur ; il est déplorable d'être livré, avec tout ce qu'on possède, à la discrétion d'autrui ; plus déplorable s'il se peut, de l'être au pouvoir de son ennemi ; il est affreux d'avoir à plaider pour sa vie ; plus affreux de devoir plaider avant son accusateur. Je rendis à la fin Naevius si odieux qu'Hortensius lui-même, malgré son grand talent, ne parvint pas à retourner la situation en sa faveur.

Après une certaine célébrité acquise en m'opposant au pouvoir, il me parut préférable de m'éloigner et je me permis ce dont je rêvais depuis mon enfance, un séjour à Athènes. Souvent, résidant près de la porte Dipyle, j'entamais les six stades qui devaient me mener à l'académie où Platon avait enseigné. Je le faisais en pleine chaleur, sachant que je m'y trouverais seul avec son souvenir. Chaque fois que la plante de mon pied se posait sur le sol, des mots sus par cœur, de lui ou d'Aristote, revenaient à mon esprit. Je longuais par contre sans trop d'émotion le jardin d'Épicure que mes amis révéraient. La lecture d'un auteur ancien nous remplit d'idées et d'impressions. Se trouver dans le jardin où il s'est entretenu avec ses élèves, est une tout autre sensation. Les lieux ont ce pouvoir de nous faire nous ressouvenir et, à Athènes, chaque coin de la ville faisait s'en lever une nuée. Le matin, je suivais la rive de l'Ilissos et m'arrêtais sous l'arbre qui avait abrité la conversation entre Socrate et Phèdre sur l'âme et sur l'amour. Jusque-là, j'avais été un jeune homme maigre, souffreteux et on m'avait conseillé d'abandonner la carrière de l'avocat, trop exigeante physiquement. Mais, en Grèce, j'acquis un embonpoint raisonnable qui me permit de continuer dans la voie qui me plaisait.

Revenu à Rome, et n'ayant pas été oublié, les causes affluèrent. La rémunération d'un avocat par son client était interdite par la loi ; les héritages, les prêts sans intérêt à un ami, quelques cadeaux ne l'étaient pas. La fortune de Terentia et ce que me laissèrent ceux, nombreux, que j'avais victorieusement défendus me permirent de commencer une

carrière politique. Je me fis élire questeur en Sicile. La grande île me séduisit et je la parcourus avec bonheur. À Syracuse, je m'enquis du tombeau d'Archimède avec la pensée d'aller m'y recueillir. On m'expliqua qu'il n'en restait nul vestige. Je me souvenais pourtant que quelques vers avaient été gravés sur la stèle et qu'ils mentionnaient une sphère et un cylindre. Accompagné de quelques amis syracusains, je sortis par une porte de la ville qui donnait sur une plaine envahie de buissons et de ronces mais où l'on devinait encore çà et là quelques tombes. Nous cherchâmes longtemps avant que je n'aperçusse derrière un fourré le sommet d'une colonne surmonté des deux symboles qui ressemblaient encore à ceux mentionnés. Nous fîmes venir des esclaves outillés qui débroussaillèrent le site et dégagèrent la stèle où nous pûmes lire encore les vers à demi effacés par le temps. Sans moi, une des villes les plus célèbres de la Grèce ignorerait encore où se trouve le tombeau du plus illustre de ses fils. Je remis de l'ordre dans les finances de la Sicile, refusai toute forme de corruption et limitai ce que moi-même pouvais tirer de ma fonction, effrayé que j'étais par les abus qu'avaient pu commettre mes prédécesseurs et ceux auxquels pouvaient se livrer mes collègues dans les autres provinces conquises par Rome. Les Siciliens m'en eurent une reconnaissance profonde. Quand un propréteur malhonnête, Verrès, pillait leurs temples comme leurs maisons et fit torturer ceux qui entendaient lui résister, ils vinrent me trouver pour que je les défendisse. Par le pouvoir de la parole, je fis condamner celui qui avait déshonoré Rome. J'avais été nommé édile, en charge de cette tâche énorme et ingrate, dangereuse même, d'approvisionner en blé ce monstre grouillant qu'était devenue Rome. Cette année-là, le blé vint à manquer et le peuple menaçait de gronder. En signe de reconnaissance pour l'honnêteté avec laquelle je les avais traités, les Siciliens envoyèrent de leur propre initiative des cargaisons à leur frais. Ma popularité en fut encore accrue.

Le succès me portait et je pus réaliser le rêve de mon père et de mon grand-père avant lui, puisque moi, l'enfant d'Arpinum, je fus nommé l'un des deux consuls, au sommet des institutions romaines. Je l'avoue : j'ai recherché souvent les honneurs, par je ne sais quels instincts ambitieux. Désormais, je siègerais à un rang particulier dans le sénat, au milieu des représentants des plus grandes familles. J'avais été le mieux élu et c'est donc moi qui aurais les licteurs durant les mois impairs de notre année. Mon collègue, ruiné, n'était guère intéressé que par le prestige de la fonction et surtout par la province qui lui serait attribuée à l'issue de notre mandat d'un an. Nous trouvâmes un accord et je lui laissais s'octroyer la Macédoine qui lui promettait le redressement de ses finances. Pour le reste, il fut convenu qu'il ne s'impliquerait pas plus que de raison, et qu'il me laisserait une grande liberté pour conduire l'État.

Renoncer à une province n'était pas dans la tradition pour les consuls en fin de mandat et on s'étonna de mon comportement. Mais mon père s'affaiblissait et je le sentais proche de sa fin ; un petit garçon m'était né, ma santé n'était pas au mieux et j'appréhendais des troubles possibles qui me semblaient requérir ma présence à Rome, même après mon consulat.

La ville était calme, pourtant. Il fut donc possible de prendre l'augure du salut, celui qui, au début de l'année (procédure un peu étrange), demandait aux dieux si nous serions autorisés à leur adresser des prières pour le salut du peuple romain. Appius Claudius, qui présidait, vit apparaître des oiseaux sinistres dans le mauvais côté du ciel et il en déduisit que des troubles s'annonçaient. En quoi il ne se trompait guère. Après l'affrontement entre Marius et Sylla, d'autres candidats au pouvoir personnel étaient tentés de se lancer. L'un d'eux était Catilina.

Ce fils d'une famille patricienne prestigieuse avait rassemblé une troupe de mercenaires et de mécontents entouré de laquelle il paradait dans la ville et il se présenta au consulat pour l'année suivante. Comme il était de coutume, l'élection s'effectuait en juillet, alors que j'étais encore en fonction avec mon collègue. Sagement, le peuple ne voulut pas l'élire. Pompée était alors en Orient avec la majorité des troupes, ce qui rendait l'Italie vulnérable, mais il allait bientôt revenir. Pour un Catilina humilié par le désaveu qu'il avait reçu, il fallait donc agir vite. Son plan était d'assassiner les consuls désignés et de prendre le pouvoir.

Quintus Curius était l'un des conjurés. Fulvia, sa maîtresse, estimait qu'il ne lui offrait pas le luxe dans lequel elle méritait de vivre et le harcelait de ses récriminations. Excédé, un soir qu'une nouvelle scène s'était déclenchée, il se vit lui promettre qu'ils seraient bientôt riches. Les éclats se calmèrent, mais laissèrent brusquement la place à des questions intriguées et insistantes. Sans révéler le projet, Curius, empêtré, en dit suffisamment pour susciter l'inquiétude. La jeune femme aspirait certes à des bijoux, à une villa aux environs de Rome, mais non pas à courir de trop grands risques. Se couvrant d'un manteau à la nuit tombée, elle s'en alla par les rues peu sûres pour s'ouvrir à moi de ce qu'elle avait découvert.

Dès le lendemain, je fis un discours devant le sénat qui resta, comme souvent, sans réaction. On tergiversait, on flottait, on délibérait sans parvenir à rien décider. Pourtant, des groupes armés passaient dans les rues, se regroupaient, se dispersaient pour se reconstituer un peu plus loin. Octobre était venu, mois pair qui signifiait que le consul en charge était mon collègue qui, sans soutenir ouvertement Catilina, jugeait inutile de rien faire et le laissait agir. Les sénateurs restaient fidèles à eux-mêmes, bavards et timorés, et je n'étais pas en situation d'intervenir. C'est alors que Crassus vint me trouver. Il disait avoir reçu un paquet de lettres, dont l'une lui était adressée. Elle lui annonçait que des massacres allaient avoir lieu et contenait un conseil, sinon une injonction : quittez Rome. Je m'emparai du paquet : les autres lettres étaient adressées à divers membres du sénat. Le lendemain, arrivant à la Curie, je remis à chaque destinataire la sienne. Les cris qu'ils poussèrent tous à la lecture réveillèrent enfin l'assemblée, qui décida d'une enquête. Un jour s'écoula encore sans que rien ne fût fait, dans la tergiversation. Nouvelle séance alors, où l'on apprit les résultats de l'investigation : une insurrection se préparait autour de la ville. Enfin, l'assemblée vota un sénatus-consulte qui me donnait les pleins pouvoirs pour défendre la république. J'envoyai aussitôt deux proconsuls, qui attendaient avec leurs troupes

de pouvoir célébrer leur triomphe au Capitole, écraser la rébellion autour de Rome. De son côté, Catilina projeta de m'adresser deux émissaires, officiellement pour s'entendre avec moi, en réalité armés de poignards. Lorsqu'ils se présentèrent, ils trouvèrent ma porte barricadée. Le sénat se réunit alors au temple de Jupiter Stator, Jupiter qui arrête de son bras, consacré à un moment où le dieu père avait arrêté les Sabins qui menaçaient de prendre la ville. Ce lieu n'avait pas été choisi au hasard : il s'agissait bien de bloquer le coup de force. J'y prononçais le discours qui, à jamais, me rendit célèbre. M'adressant directement à Catilina, je lui demandais jusques à quand il comptait abuser de la patience du peuple romain. J'expliquai que j'avais été averti des détails même du complot. En quoi, je mentais. En réalité, je ne disposais pas des éléments qui m'auraient permis de le confondre et il était citoyen romain, donc protégé à ce titre. Ce n'est pas tant sur l'assistance que mes mots firent effet, que sur Catilina lui-même. Alors que tous se tournaient vers lui, il rappela que sa famille était illustre dans Rome et au sénat, à une époque où la mienne végétait encore dans ce trou oublié qu'était Arpinum. Mais je notai que le volume de la voix était inégal, incertain. Sans avoir répondu à ma harangue, il finit par grommeler qu'il ensevelirait Rome sous les cendres si l'on s'attaquait à lui, puis sortit pour, finalement pris de peur, quitter la ville. Ce faisant, il était devenu officiellement ennemi de l'État et il devenait désormais possible de le combattre et de l'éliminer. C'était tout ce que je pouvais espérer, alors que je n'avais pas le pouvoir de l'imposer. L'amnistie fut proposée à ses soutiens, mais aucun ne voulut répondre à cette offre. Dans la ville, sourdement, estimant que Catilina lui-même avait été trop timide, ils continuaient de préparer leur coup. Une délégation allobroge était arrivée, venant discuter de la dette que ce peuple avait contracté envers Rome : les conjurés la contactèrent, promettant l'annulation si les Gaulois se joignaient au complot. Après en avoir discuté entre eux, ces derniers trouvèrent plus prudent de dénoncer le projet. Nous nous mîmes d'accord lorsqu'ils vinrent me voir : ils demanderaient des documents aux conjurés afin de discuter de leur proposition. Pour ne pas les compromettre, alors qu'ils franchissaient le Tibre au pont Milvius pour quitter Rome, nous procédâmes à un simulacre d'arrestation qui nous permit de saisir les pièces : tous ceux qui s'étaient compromis en les signant furent écroués. Restait à savoir quoi en faire.



*Lion, Mausolée de
Franchino Rusca XIV^e
siècle, château Milan
4 septembre 2022*

Au sénat, les consuls désignés optèrent pour la mort. L'assemblée sembla d'abord les approuver mais César prit alors la parole. Avec le talent qui le caractérise, il rappela qu'il s'agissait de citoyens romains issus des meilleures familles ; que la justice n'était pas la vengeance ; que la tradition romaine, enfin, était que le droit de vie ou de mort appartenait en dernière instance au peuple, pas au sénat ou aux consuls. Caton lui répondit, appelant quant à lui à la sévérité et c'est lui qui fut finalement unanimement approuvé. Au soir de ce jour, celui des nones, sur mon ordre, la sentence du sénat fut exécutée. Dans l'obscurité que trouaient les torches de la garde, nous accompagnâmes les accusés jusqu'au pied du Capitole. La foule nous suivait ou nous regardait passer, silencieuse. Au Tullianum, les conjurés furent étranglés l'un après l'autre. Quand l'exécution fut terminée, je sortis et déclarai simplement au peuple : « Ils ont vécu ». La foule m'acclama et m'escorta jusqu'à ma maison. Le titre de père de la patrie me fut accordé et des jours d'actions de grâce aux dieux furent décidés, en remerciement de la protection qu'ils avaient bien voulu accorder à la cité. J'avais hésité devant la rigueur de la sentence mais m'y étais finalement rallié : probablement fallait-il un exemple, si nous voulions dissuader de nouveaux troubles. Début janvier, les nouveaux consuls furent inaugurés et nous leur laissâmes la place, mon collègue en partance pour la Macédoine, et moi qui restai.

Une énigme subsistait. Qui donc avait pu écrire les lettres que Crassus m'avait remises ? Ses relations avec César étaient connues. Les deux s'étaient-ils entendus pour se débarrasser de Catilina, en se servant de moi ? La chose apparaissait probable.

Mais surtout, un événement mi comique mi grave s'était déroulé deux jours avant l'exécution, sans que j'en mesurasse à ce moment-là les conséquences possibles.

Lors des nones de décembre ont lieu les fêtes de Bona Dea, la bonne déesse protectrice des femmes. Ces dernières se regroupent dans la maison d'un consul ou d'un autre magistrat pour célébrer la femme de Faunus tuée par son époux un jour qu'elle, pourtant si pudique, s'était enivrée. Pris de remords, son mari meurtrier la rendit immortelle. Aucun homme n'est admis en cette circonstance. Les femmes de la haute société romaine s'étaient réunies, en compagnie des vestales, dans la maison de César, grand pontife. Les fleurs abondaient, les chants s'élevaient en l'honneur de la divinité, accompagnés aux instruments, lorsqu'une esclave fut intriguée par l'une des joueuses de lyre qui lui parut étrange sous son voile. Alors qu'elle lui demandait qui elle était, une voix trop grave lui répondit et la jeune femme se mit à hurler. On accourut à ce cri mais l'on n'eut le temps que de voir une robe s'évanouir dans la nuit. Un homme déguisé en femme s'était introduit dans la maison. Le sacrilège était patent. L'offense touchait une déesse, et toutes les femmes présentes dont les vestales, parmi elle Fabia, la sœur de mon épouse Terentia. Le lendemain, la ville était en état de sidération.

Rapidement, on soupçonna Claudius Pulcher, amoureux de la femme de César et sans doute déjà son amant. Le mari d'ailleurs, qui n'avait pas lui-même hésité à séduire les femmes de ses meilleurs amis, Crassus

comme Pompée, se sépara d'elle avec ce commentaire : la femme de César doit être au-dessus de tout soupçon. Mais curieusement, il resta proche de l'amant de son épouse, qu'il utilisait à ses fins politiques. Claudius fut accusé. Je le connaissais comme un jeune turbulent, passablement dissipé, à la tête d'une bande de condisciples de plaisir, mais qui m'avait plutôt soutenu jusqu'ici. Le charme sulfureux de sa sœur Clodia, je l'avoue, sa beauté et son intelligence, ne me laissaient pas complètement insensible. Devant les juges, Claudius présenta un alibi : il prétendit avoir été absent de Rome le jour où avait eu lieu la cérémonie en l'honneur de Bona Dea. Or, ce même jour, il m'avait rendu visite. Que fallait-il faire ? Terentia entendait d'une très mauvaise oreille ce qu'on lui racontait de mes rencontres avec Clodia. Sa sœur Fabia, comme vestale, s'estimait salie par ce qui s'était passé. Une leçon aux jeunes écervelés qui agitaient Rome me parut en outre plutôt salubre. Je me rendis donc devant le préteur pour déclarer que Claudius était bien dans la ville au moment des faits. Tout le monde s'attendait à ce que la condamnation tombât or il n'en fut rien. Claudius était une créature de Crassus et de César, qui se servaient de lui pour entretenir l'agitation du peuple contre le sénat. Crassus avait acheté les jurés et le coupable fut reconnu innocent contre toute évidence. Mais de ce jour, sa haine à mon égard s'enflamma. Issu d'une des familles de Rome les plus en vue, il changea son nom de Claudius en Clodius et se fit accepter comme plébéen. Ayant réussi sa transformation en homme du peuple, il se fit élire tribun de la plèbe, ce qui lui donna un pouvoir considérable dont il se servit aussitôt, pour me mettre moi-même en accusation. J'avais fait exécuter les complices de Catilina en vertu du mandat du sénat qui m'avait demandé de sauver la république en précisant : y compris par les armes. Cependant, la procédure était exceptionnelle. À Rome, seul le peuple était habilité à confirmer une condamnation à mort. Pour le manifester, on avait retiré aux licteurs qui précédaient les consuls, leur hache, symbole du pouvoir de vie et de mort. César avait soulevé ce point de droit lors de son intervention : le consul et les sénateurs n'étaient pas en mesure, en temps normal, de procéder à l'exécution sans avoir convoqué le peuple et lui avoir demandé de voter. Procédure que la tradition nous a léguée sous le nom de provocation. Mais les temps n'étaient pas ordinaires, il y avait eu urgence à agir, et je pouvais estimer que le sénat m'avait voté un pouvoir exceptionnel au regard de la situation. J'avais d'ailleurs été salué du titre de père de la patrie. Mais le danger était passé et l'opinion s'était retournée. Clodius parvint à me faire condamner à l'exil. César, qui peut-être n'avait pas soutenu Catilina, mais que les troubles favorisaient, apparaissait comme le défenseur du droit antique de la république, et moi comme un homme ayant abusé du pouvoir qui m'avait été confié. Les sénateurs, peut-être pas mécontents d'être débarrassés de celui qui n'appartenait pas à leur monde, ne bougèrent pas. Le peuple qui m'avait acclamé à peine quelques mois auparavant me hua, excité par les discours de Clodius. Mon seul recours était Pompée, chez lequel je me rendis, espérant son soutien. Tandis que j'entrais par la porte principale de sa villa, lui s'éclipsait par une porte dérobée, de peur

d'avoir à me dire qu'il ne comptait rien faire pour moi. Je me retrouvais seul, sans plus aucun soutien.

Ma condamnation signifiait que tous mes droits m'étaient enlevés. Ma femme était considérée comme déliée du mariage, pour ne pas avoir à porter l'opprobre d'une union avec un banni. Mes propriétés étaient

saisies et l'on détruisit ma chère villa de Tusculum, comme ma maison du Palatin sur les ruines de laquelle Clodius fit ériger un portique. Je devais m'éloigner de plus de cinq cents miles de Rome. Si j'étais pris en deçà de cette distance, tout un chacun pouvait me supprimer. Un second décret était prononcé : il rendait impossible d'annuler la sentence rendue à mon encontre.

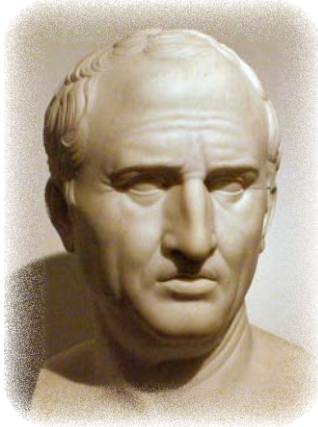
Je montai le soir venu au Capitole pour y dédier une statue de Minerve, déesse de la sagesse qui protégeait la ville. Y existait-il encore une quelconque sagesse ? De grand matin, je franchis la porte Capène pour suivre la via Appia. Près de la porte, juste en dehors des murs, coule le ruisseau dans lequel en avril la statue de Cybèle



*Épinette Indocta
manus noli me tangere,
La Scala, Milan
4 septembre 2022*

est baignée après avoir été amenée de son temple qui se dresse non loin de ma maison sur le mont Palatin. Je passai ensuite devant le temple de Mars Gravidus où est gardée la pierre qui coule, que l'on fait rouler jusqu'au Capitole pour appeler la pluie lorsque la sécheresse menace de détruire les récoltes. César, en tant que grand pontife, avait présidé à la dernière cérémonie. Ce lieu dépassé, c'en était fini : je quittai Rome sans perspective de retour. D'étape en étape, je marchai vers Brindes où je devais m'embarquer pour Thessalonique. L'épuisement faisait se lever l'idée du suicide. Comment avais-je pu m'élever si haut, avoir pu réaliser tant de choses, pour sombrer aussi bas, en si peu de temps ?

Les incartades de Clodius, ses liens troubles avec César, insupportèrent vite Pompée. Il prit sur lui de faire annuler les décrets et de me faire revenir. Après un an de chagrin noir, de crises suicidaires qui se succédaient, un navire me ramena à Brindes où m'attendait ma fille Tullia. Le jour de mon débarquement, le premier des nonnes d'août, était celui de son anniversaire et, par une coïncidence heureuse, celui de la fête du temple du salut. Mon retour fut triomphal. J'avais passé la porte Capène un matin tôt, seul et à pied. Quand je la revis, lorsque je m'approchai du temple de Mars Gravidus que j'avais pensé ne jamais plus revoir, la foule longeait la route et m'acclamait et, entré dans Rome, je vis des groupes massés sur les degrés de tous les autres édifices jusqu'au Capitole. Mon esclave nomenclateur en charge de me glisser les noms de ceux qui me saluaient m'expliqua que tous ceux dont il avait connaissance – la liste en était longue pourtant –, étaient là, et qu'aucun n'avait manqué à l'appel. J'avais le droit de m'illusionner et je reconnais que je cédaï alors à l'ivresse. Mais je ne fus pas long à découvrir la situation qui conduirait Rome à la guerre civile et moi à un nouvel exil ■



Marcus Tullius Cicero, Bertel Thorvaldsen (vers 1799-1800), copie d'un original romain. Buste exposé au Thorvaldsens Museum à Copenhague

Je me suis laissé prendre à la paresse, au point de ne pouvoir plus m'en dégager. Ou je me délecte à lire, ayant à Antium la plus délicieuse bibliothèque du monde ; ou je m'amuse à compter les vagues de la mer (car le temps n'est pas favorable pour la pêche). Mon esprit a l'écriture en totale horreur.

sic enim sum complexus otium ut ab eo divelli non queam. Itaque aut libris me delecto, quorum habeo Anti festivam copiam, aut fluctus numero (nam ad lacertas captandas tempestates non sunt idoneae); a scribendo prorsus abhorret animus.

Lettre de Cicéron à Atticus écrite en – 59 d'Antium (aujourd'hui Anzio)



vestiges du Théâtre de Tusculum, Anzio (Antium)